



LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3054. — 60^e Année.

SAMEDI 1^{er} JUILLET 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE PRÉSIDENT DU CONSEIL VISITE LE FRONT ANGLAIS. — M. Aristide Briand, Président du Conseil des Ministres, vient d'aller passer deux jours auprès du général Sir Douglas Haïg, commandant en chef des armées britanniques, en la compagnie duquel il visita les différents points des lignes anglaises, dans le nord de la France.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

ARTILLERIE MONSTRE

Un Monsieur s'installe dans un petit pays tranquille et retiré : il est militaire ; non point de ces militaires qui vont à la bataille et se jettent dans la mêlée ; il n'a pas eu de corps à corps avec nos zouaves et ne connaît que s'il les a contemplés sur les images les silhouettes pittoresques de nos tirailleurs. A vrai dire il n'a jamais vu l'ennemi, il ne le verra jamais : c'est un artilleur « lourd » du Kaiser, de ceux qui demeurent à quarante kilomètres du front, un ingénieur plutôt qu'un guerrier.

Il fait donc choix d'un terrain propice, dresse des plans, étudie des tracés, creuse des fondations, établit des plate-formes cimentées, prépare des abris savants, — le tout sans risquer une balle ni un schrapnell contre lesquels la distance le protège. On lui amène son canon monstre réparti en pièces détachées sur plusieurs wagons. Il assemble, ajuste, mesure, combine des angles, aligne des chiffres, trace des épures : et voilà, au bout d'un mois ou plus, l'engin formidable dressé sur son affût d'acier, semblable à une cheminée d'usine, à un haut fourneau, à une réduction de la tour de Babel. C'est une machine bien plus qu'un canon, une machine colossale, luisante, d'aspect écrasant et svelte à la fois et d'autant plus terrible que sous la main de l'homme qui l'a dressée elle devient, grâce à des manivelles, obéissante, souple et docile, et aussi maniable que le serait un simple cure-dent.

Il y a quelque quarante ans, Jules Verne publiait un de ses romans scientifiques qui eurent alors et conservent encore, auprès des jeunes lecteurs amoureux d'aventures, tant de vogue. Le livre s'appelait les 500 millions de la Bégum : c'était, si je me souviens bien, l'histoire de deux ingénieurs rivaux, l'un français, l'autre allemand, entre lesquels était partagée, par suite d'héritage ou autrement, une fortune fantastique. Le Français entreprenait aussitôt de consacrer ses millions sans nombre à une œuvre philanthropique : il construisait, dans un pays neuf, une ville modèle où tous les progrès rêvés et préconisés par les sciences de l'hygiène se trouvaient réalisés : ce n'étaient que faïences vernissées, eaux courantes, jardins pleins de fleurs ; tout était clair, gai, attirant, fait pour la joie. La vie devait être là facile, confortable pour tous : ni pauvres ni riches, rien que des gens heureux : une sorte d'Icarie.

L'Allemand, lui, se fixait, emportant ses millions, à quelque cent kilomètres de cet Eldorado. Il élevait une usine noire, bientôt entourée de murailles et défendue contre les indiscretions comme une forteresse. Enfermé dans cet antre de cyclope, il y fabriquait un canon, un seul, mais si énorme, si solide, si lourd et si puissant, que l'inventeur calculait pouvoir, d'un seul coup de cette pièce fabuleuse, détruire, au jour où on l'inaugurerait, la ville enchantée de son rival français qu'il détestait pour ses utopies sociales et ses rêves humanitaires. Il se réjouissait d'avance, s'admirant dans son œuvre de mort, de n'avoir, du fond de son cabinet de travail, qu'à pousser un bouton pour que son obus géant s'élancât à travers l'espace, et allât tomber, écrasant et tuant tout, sur la cité du bonheur.

Je crois bien me souvenir que ce roman n'obtint pas le succès de ses précédents, tels que le *Tour du monde* ou l'*Ile mystérieuse*. Les lecteurs jugèrent par trop invraisemblable que l'héritier de plus de cent millions, fût-il Prussien, ne trouvât point plus agréable usage à faire de son opulence, que de construire un canon comme on n'en avait jamais vu, afin de pouvoir, d'une pression du doigt, mettre en miettes, à vingt-cinq lieues de distance, les gens qui lui déplaisaient. Et pourtant, une fois de plus, Jules Verne, avec les *Millions de la Bégum*, se révéla prophète : il se trouva en Prusse des ingénieurs pour réfléchir sérieusement à la chose : c'est tout de même bien tentant, pour un artilleur digne de ce nom, d'arriver à détruire l'ennemi sans qu'il sache d'où vient le coup ; d'être là, à son bureau, de regarder une carte, de presser un dé clic et de penser qu'à l'instant même une ville où l'on se croit bien à l'abri et fort éloignée de toute attaque,

va être subitement écrasée sous un monceau de mitraille tombé du ciel comme un bolide géant.

Je ne prétends pas, bien entendu, que ce soit au roman de Jules Verne que la Prusse soit redevable de son artillerie monstre : c'est une idée qu'ils avaient, là-bas, depuis toujours, il n'était pas besoin de la leur fournir : au x^{ve} siècle déjà, un Frédéric de Hohenzollern, maigre margrave soucieux de faire du bruit dans le monde, s'était fabriqué une bombarde énorme et telle qu'on n'en avait jamais vu. Il promenait ce canon sans pareil à travers la Marche et le Brandebourg, détruisant les villes à bonne portée, les rançonnant quand elles étaient réduites à merci, et il battait ainsi monnaie à coups de mitraille. C'est par ce moyen qu'il parvint à réunir quelques territoires qui formèrent plus tard le royaume de Prusse. Le grand Frédéric, en relatant les hauts faits de ses ancêtres, ne manque pas de remarquer, lorsqu'il aborde l'histoire du margrave au gros canon : — « Nous arrivons à la belle époque de la maison de Hohenzollern ».

Depuis lors, les rois de Prusse n'ont jamais cessé de professer un culte pieux et reconnaissant pour ces engins merveilleux. La Kultur s'y est appliquée en grand mystère. Vous rappelez-vous la surprise dont les boches, alors pleins d'illusion triomphante, parlaient à mots couverts dans les premières semaines de la guerre ? La surprise, c'était le canon monstre : ils étaient parvenus à construire, à essayer, — sans bruit si l'on peut dire, — cet engin inédit ; à former des équipes d'artilleurs pour le manœuvrer et à emmagasiner des projectiles pour le nourrir : le tout dans le plus profond secret. Malgré tout, la véritable nouveauté en ceci, est la psychologie de l'homme auquel la stupéfiante machine est confiée. L'imaginez-vous, tout à fait de sang-froid, n'étant échauffé ni par la fièvre de la bataille, ni même par la vue lointaine du combat, braquant son tube d'acier sur des buts invisibles qui ne sont point des armées en manœuvre ni des citadelles, mais des agglomérations de gens paisibles, des villes peuplées de non combattants.

Il sait que son projectile pourra tomber dans une cour d'école pleine d'enfants, — sur un hôpital bondé de blessés, — écraser une église remplie de fidèles en prières : — une chance ! Il n'en manie pas moins placidement ses petits rouages et le moment venu appuie sur son levier une main qui ne tremble pas. Le fantastique projectile jaillit, s'élance en une trajectoire fabuleuse, accomplit en quelques secondes l'invraisemblable parcours, passant par-dessus tranchées, campements, lignes de combat, villages, plaines à perte de vue, — avec un bruit « semblable à celui d'un train rapide roulant à vitesse vertigineuse sur des plaques tournantes », — et il poursuit sa route aérienne vers un but dont rien n'est défini, si ce n'est qu'il escompte la tuerie au hasard de beaucoup d'êtres humains. *La surprise !*

On n'ignore plus maintenant que le canon monstre avait été créé pour bombarder de Calais l'Angleterre par-dessus le détroit. Calais étant demeuré inaccessible, l'engin est utilisé dans les Flandres : on s'amuse comme on peut.

Maintenant voulez-vous connaître l'effet de l'obus géant à son point d'arrivée ? Voici : je vous le rapporte d'après le témoignage oculaire d'un avocat au barreau de Paris M. Bertrand de Laflotte, engagé volontaire de la Croix-Rouge, qui a vécu, en cette qualité, sur le front des Flandres et a noté au jour le jour ses impressions ; le *Correspondant* les publie actuellement, et c'est bien là, parmi tant de récits de guerre, l'un des plus alertes, des plus émouvants, et des plus pittoresques.

C'est sur Dunkerque que tomba le premier obus du canon fantôme. D'où venait-il ? Nul n'en savait rien : l'ennemi étant fixé à plus de trente kilomètres, on n'imaginait point qu'une pièce d'artillerie pût porter à pareille distance. Les explications les plus saugrenues allaient leur train. Des personnes « bien informées » soutenaient que c'était un cuirassé boche qui avait tiré du large après avoir trompé la surveillance de nos patrouilleurs de haute mer. D'autres, encore « mieux informées », affirmaient que le coupable n'était autre qu'un sous-marin ennemi qui avait installé une grosse pièce sur sa plate-forme et replongé, une fois l'obus craché ! Enfin l'antre du monstre fut repéré par un aviateur : il se trouvait situé à Clerkem, au

delà de Dixmude : 38 kilomètres de Dunkerque à vol d'oiseau : — 38 kilomètres — dix lieues, ou presque : plus d'une heure de trajet pour un train de marche ordinaire.

C'est ce qu'apprend M. Bertrand de Laflotte en arrivant à Dunkerque : il a obtenu une permission de deux jours qu'il va passer à Paris ; la gare regorge de voyageurs ; le guichet des billets est assiégé ; le train à destination de Paris est à quai ; il n'est pas encore 6 heures : il doit partir à 6 h. 45.

Baoum ! Vramm ! Patradatraflim ! Ces onomatopées ont la prétention — injustifiée — de représenter l'explosion subite de l'obus boche et l'émiettement d'un immeuble voisin de la station, dans un fracas de moellons croulants, d'ardoises éparpillées, de poutres brisées et de vitres en débris. En un instant la gare est vide : galopade effrénée vers les portes, sur la place, dans toutes les directions, au hasard de la première ouverture où l'on s'engouffre : vestibule, café ou boutique. A terre, pas une victime ; des malles laissées en plan sur le plateau de la balance ; des paquets, des sacs de nuit, quelques chapeaux d'homme un peu partout. Et puis, plus un être... le silence. Il semble que subitement les murailles aient pompé la foule et se soient refermées sur elle.

Et notre permissionnaire reste seul. Une porte s'ouvre, un sergent paraît, regarde : — « Eh bien ! fait-il, vous ne serez pas bousculé pour faire viser votre feuille de route. »

Le visa posé, notre narrateur pénètre sur le quai : il est 6 h. 10 — plus que 35 minutes d'attente : presque tous les compartiments sont bondés. L'explosion a bien fait fuir nombre de voyageurs, mais ils ont été aussitôt remplacés par d'autres. M. Bertrand de Laflotte rencontre sur le quai l'un de ses confrères du barreau, M. L..., et un aimable conseiller municipal de Paris, M. le C... Tous trois font les cent pas le long des wagons, après avoir marqué leurs places et devisent paisiblement en fumant des cigarettes.

M. L... regarde sa montre : — « Ce n'est pas pour te dire des choses désagréables, mais je dois te prévenir que dans deux minutes, exactement, nous allons avoir une seconde audition... Toutes les sept minutes, comme hier ; c'est réglé... encore cinquante secondes... »

Baoum ! (voyez ci-dessus). Le calcul de L... est juste. Durant les trente-cinq minutes qu'ils doivent passer là avant le départ du train les voyageurs ont donc cinq bombes « à espérer ». Ils les attendent montre en main. Baoum ! encore sept minutes de répit.

C'est le moment où, là-bas, à dix lieues, l'homme placide essuie ses lunettes, vérifie ses calculs et huile les rouages de sa machine de mort. Lui aussi consulte sa montre : — C'est l'instant : comme dans le fameux apologue du *Mandarin*, mais sans hésiter, il met le doigt sur le bouton. Baoum !

Cette fois l'obus est tombé non loin du pont qui enjambe le canal et sur lequel le train doit passer tout à l'heure. Les voyageurs dans les wagons deviennent nerveux. Le mécanicien, occupé à nettoyer sa locomotive, vient d'être effleuré par un éclat de fonte. Ce n'est jamais bien agréable de stationner dans une gare par respect pour les nécessités de l'horaire ; mais dans ces conditions, les trente-cinq minutes paraissent longues et l'aiguille du cadran semble, à tous les yeux fixés sur elle, atteinte d'ankylose.

Ce qui est énervant, c'est la sensation d'expectative. Quand on entend le coup de départ, le sifflement de l'obus qui vient, on s'y fait vite, paraît-il. Mais là, rien. Rien qu'un éclatement subit dont on ne peut prévoir la direction. Par suite de la distance, la marmite énorme ne tourne plus lorsqu'elle arrive ; elle tombe par son propre poids, à fin de trajectoire, à bout de force. Les wagons qui sont là peuvent être pulvérisés tout à coup sans que ceux qui les occupent aient eu seulement le temps de dire : « Cette fois nous y sommes ». Un coup de sifflet, enfin ! le train s'ébranle. Il est 6 h. 45 exactement. Il sort de la gare, franchit le pont : à peine l'a-t-il dépassé qu'une nouvelle détonation retentit. Mais comme M. le C... avait tiré de son sac des journaux de Paris et une boîte de succulents chocolats, on se mit à parler d'autres choses.

G. LENOTRE.



UN POIGNANT PAYSAGE. — Sur la route du fort de Vaux.

IMPRESSIONS DE GUERRE

A PROPOS D'UNE VIEILLE CHANSON

Quel immense ennui environne ces baraquements prisonniers des sapins rectilignes ! On habite la plaine infinie et, pourtant, la vue est bornée à quelques ronds-points de boue au milieu des petits pinceaux noirs. Sont-ils fâcheux ces factionnaires gringalets qui montent la garde autour des regards ! La pluie, l'exaspérante pluie annihile les mois du soleil et l'air lui-même semble grelotter, à force, autour des échine mouillées. En dehors du formidable bûcher sur lequel depuis cent jours viennent se consumer les assauts ennemis, c'est la même allée et venue monotone de la ligne au cantonnement, la même attente sempiternelle ! Ceux de la tranchée enferment leur patience dans ces couloirs étroits qu'on gardera, après y avoir tant vécu, comme deux œillères humides encadrant ces souvenirs d'enfouissement. Les autres la traînent au large des étendues boueuses, la promènent autour des baraquements, la faufilent sous les sapins sans cœur dont on dirait que les aiguilles arrachées par le vent, retombent au visage avec les gouttes de pluie. Comme l'humidité, l'ennui rôde. Peut-être suinte-t-il un peu par les cœurs : il ne passe pas vraiment. Il est beau de voir les gens tenir contre ce danger sournois de la même fermeté que sous le feu et donner au pays ces longs jours vides de toute existence personnelle. Cette acceptation constante, cette façon, et chez les plus simples, de se maintenir l'âme en conformité avec le bien public, cet effacement des activités particulières et des bonheurs familiers révèlent une fière tenue morale.

Entre les intervalles d'histoire le temps glisse, égrené de détails. Pendant les éclaircies, autour de la soupe qu'une toile de tente a protégée des averses, on bavarde éperdument, on a de grands rires et une grande curiosité autour de vieilles anecdotes rabachées d'avant la guerre et, parce qu'on vit loin de cette époque, dans l'accoutumance des événements excessifs, c'est à l'au-

trefois de la vie ordinaire qu'on retrouve du pittoresque.

Dans un baraquement, des officiers jouent aux cartes. Et voici qu'à travers une cloison parviennent quelques notes grêles de mandoline. Elles ne s'agitent pas suivant le tremolo habituel ; mais, une à une, se détachent comme d'un clavecin. Lentement, avec de petits pas saccadés de marionnettes, on dirait qu'elles miment plus encore qu'elles ne jouent :

*Malbrough s'en va t'en guerre
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va t'en guerre
Qui sait quand reviendra !*

Et plusieurs se sont pris, à écouter, pensifs, ce vieil air. Le voici qui arrive solennel et minuscule du fond des allées du temps. Que de perspective derrière lui sous les ramures ! L'album jauni de notre enfance s'est fondu comme un horizon ; et c'est, en notre rêve, un mélange de fable puérile, de passé véritable et de mélancolie présente. Il nous souvient de l'admiration qu'on avait, tout petits pour la guerre en grand costume, en beaux gestes, sans douleur. La moquerie de la chanson passait inaperçue à nos yeux éblouis par les chapeaux à plumes, les rapières, les grosses bottes des images. Et, dans le chevaleresque adversaire de jadis, nous apercevions surtout, sans songer qu'on le portait en terre et que pleuraient pour lui de jolis yeux, un seigneur de belle mine marquant le pas dans la chanson française.

Au delà de l'enfance s'étend l'évocation des notes. Mis en commerce avec tous ces personnages, il semble que nous dansions avec eux un menuet bizarre. Tantôt ils sont près de nous dans la cabane, amenuisés par les ans et sollicités par un rythme si fluide qu'on dirait une incantation pour miniatures. Petits squelettes en habits de cour, ils se posent sur les vengoules en continuant de faire les importants avec d'exquises façons mignardes ou pompeuses. Tantôt c'est nous qui allons les trouver jusque dans leur siècle, fantômes à notre tour auprès d'eux, ravivés. Les poupées grandissent. Leur geste mécanique s'assouplit. Il y a de la chair

sous le fard. Avec un grand naturel sous leur air de parade, ils dansent, ils conversent, ils se battent. On les voit bouger dans leurs paysages qui ressemblent toujours à des parcs, où leurs lignes de bataille ont l'air d'avoir respecté des parterres à la française. Ils ne luttent pas pour la vie, mais dans une vie mesurée donnant place au charme et à l'utilité. Ils limitent le choc des nations à des combats de métier, et tout en mourant avec élégance ils ne tuent qu'avec parcimonie. Ainsi leur est-il permis d'entourer de beaucoup de gestes et de décors ces guerres ordonnées à la manière de pavanés où quelques-uns se figent tandis qu'entre deux sourires un peu de sang vient à teinter les jabots.

Mais, au sein de cette vision infiniment reposante, le présent surgit et nous tiraille. Oh ! l'on a beaucoup appris depuis lors. La science a développé ses moyens. Et c'est justement ce pays des universités colossales et des savants à lunettes, trop volontiers naguère admiré par les autres, qui suggère et impose au monde le perfectionnement du massacre. Elle est ravie aux combattants l'humeur de danser et chanter et baller ! Du temps des vieux combats faciles les pertes éparses et modérées exaltaient sans les assombrir les ardeurs militaires. Quelqu'un tombait ça et là auquel on avait le loisir de faire un large salut. Maintenant, c'est par masses qu'on se détruit. Évanouissez-vous batailles surannées pareilles à des jardins où le sang ne s'épandait pas beaucoup plus qu'une rosée ! Les sombres armées modernes ressemblent plus souvent à des cimetières en marche. La bravoure y fructifie quand même, d'autant plus haute, dépouillée de sa coquetterie et de ses beaux habits, changeant volontiers son nom en celui d'héroïsme qui convient mieux à sa gravité nouvelle, à sa force concentrée, à l'étendue, à la mise en commun des sacrifices !...

D'une petite voix vieillotte, la mandoline continue à radoter sur des coutumes désuètes, tandis que notre pensée se retourne par moments vers ces champs du progrès où se serrent les rangs des morts.

Juin 1916.

LÉRAN.



LES ÉVÉNEMENTS DU MEXIQUE. — Les troupes américaines qui s'engagèrent sur le territoire mexicain pour poursuivre Villa et sa bande, après que ceux-ci eurent pillé et incendié la ville de Columbus.

AMÉRICAINS ET MEXICAINS

Puisque la grande presse new-yorkaise affirme que la guerre « ne tient plus qu'à un fil » entre les États-Unis et le Mexique, il nous paraît utile de résumer brièvement les origines et la nature du conflit. Suffisamment occupés avec la Guerre Européenne, nos lecteurs sont fort excusables s'ils n'ont pas suivi les événements du Nouveau-Monde.

Depuis 1913, c'est-à-dire depuis la chute du

général Porfirio Diaz, l'énergique dictateur qui avait valu à son pays quarante années de paix ininterrompue, le Mexique est la proie de la guerre civile et de l'anarchie.

Diaz fut détrôné par Madero, qui, à son tour, fut trahi par un de ses généraux, Huerta, qui le fit assassiner. Le meurtrier vit bientôt ses propres partisans se révolter contre son autorité. Finalement, il dut s'enfuir aux États-Unis, en abandonnant le pouvoir à Carranza.

Mais ce dernier ne réussit pas à soumettre à son pouvoir tous ses anciens compagnons d'armes.

Villa, en particulier, soutenu par l'or que lui apportaient clandestinement les agents de l'Allemagne, étendit sa domination sur un bon tiers du territoire mexicain.

Que venait faire l'Allemagne dans cette galère ? se demandera-t-on. L'esprit méthodique des Teutons et leur absence de tous scrupules les avaient poussés, dès la fin de 1914, à se servir de Villa comme d'un bâton qu'ils jetteraient tôt ou tard dans les roues du char américain.

L'occasion d'employer cet instrument se présente enfin. Les usines américaines travaillent



Le général Villa et son « état-major ».



Soldats mexicains défendant une voie ferrée.



Embarquement, dans des trains, de la fantaisiste cavalerie mexicaine.



En toute hâte, les Américains envoient des renforts aux troupes menacées.

maintenant jour et nuit pour les ennemis des Empires centraux. Si l'Allemagne réussit à allumer la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, ces usines devront abandonner les commandes des Alliés et se consacrer exclusivement aux besoins des armées nationales.

Docile aux ordres des agents allemands, Villa envahit soudain le territoire américain, en février 1916, pille et incendie la ville de Columbus, et y massacre une dizaine d'habitants.

Le Président Wilson demande le châtiment des coupables, et, devant l'impuissance du Gouvernement mexicain, il donne pour mission à une colonne américaine de poursuivre Villa et ses bandits, et de les ramener morts ou vifs. Le Président Carranza promet de seconder l'expédition.

Mais ses généraux et ses soldats s'insurgent contre cet ordre : ils ont dans le sang la haine du Yankee, du *gringo*. Ils déclarent qu'ils tourneront leurs armes contre les envahisseurs.

Et nous arrivons ainsi aux événements actuels. Revenant sur ses promesses, Carranza, le 18 juin, somme les Américains de repasser la frontière. Energique refus du Cabinet de Washington, qui donne ordre au général Funston de mobiliser 65.000 hommes à la frontière mexicaine, et appelle sous les drapeaux les milices de plusieurs Etats de l'Union.

Aux dernières nouvelles, on annonçait que les forces régulières mexicaines, collaborant ouvertement avec les bandes de Villa, s'apprétaient à attaquer la colonne américaine qui s'était imprudemment enfoncée dans les déserts du Chihuahua à la poursuite de l'insaisissable bandit.

Guillaume II aura-t-il aussi sa guerre au Nouveau Monde, après avoir ensanglanté l'Europe, l'Asie et l'Afrique ?...

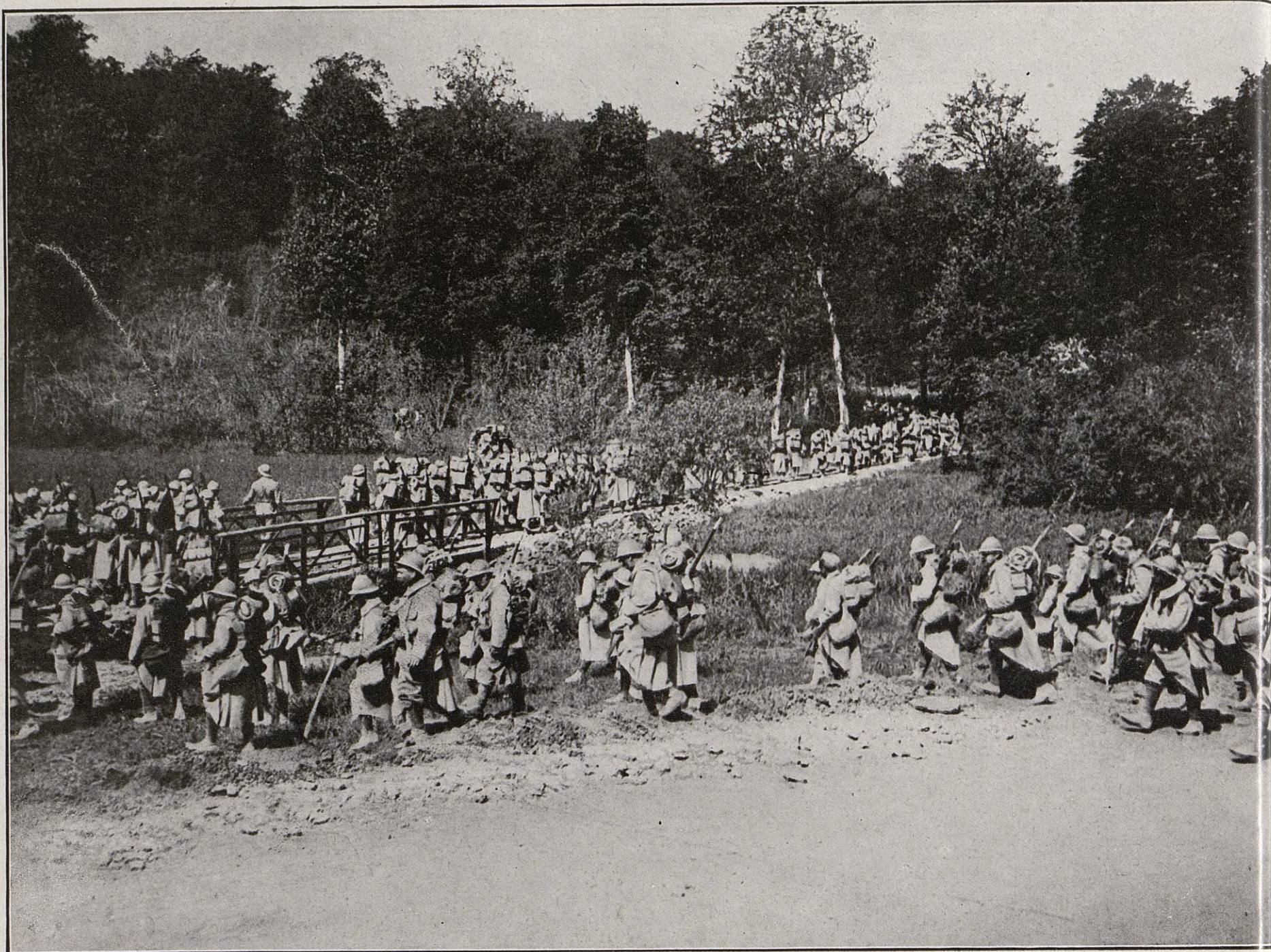
V. FORBIN.



Un campement des contingents américains aux environs de la frontière.



Aux États-Unis on organise fiévreusement l'expédition que chacun juge, présentement, inévitable. L'on veut être prêt, quand il le faudra.



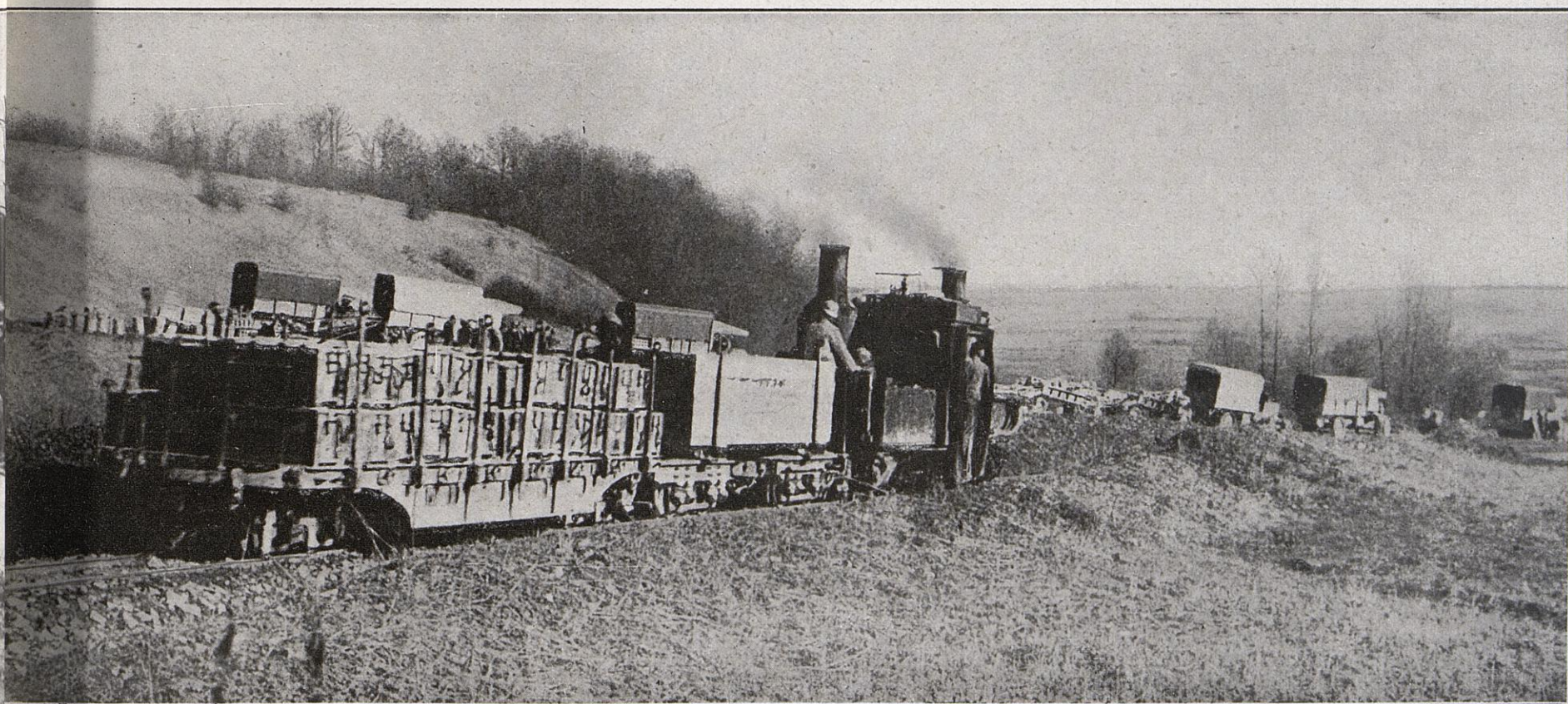
I. — VERS LE FRONT DE VERDUN. — Le régiment, dont c'est le tour d'aller prendre sa place dans les tranchées de première ligne, gagne la région des combats à travers le paysage que la guerre n'a pas meurtri.



II. — SUR LA ROUTE. — Chemin faisant, on rencontre des villages où la furieuse et incessante canonnade a accumulé ses odieux méfaits. Ce ne sont que châteaux brisés, émiettés, saccagés!...



traverl. — EN PLEINE FOURNAISE. — Le jour baisse, tout dans la nature s'apaise. Seuls les gros canons ne s'endorment pas. Ils continuent leur infernal vacarme et vomissent sans arrêt la mitraille.



que ch. — ENCORE DES MUNITIONS!.... — Et voici que le jour renaît!... Les lignes stratégiques, qui n'ont pas chômé un instant, continuent à amener près du front les munitions qui sont si nécessaires pour que nos canons puissent continuer le terrible duo.

JOURS DE GUERRE

DIMANCHE. — Des voix de femmes d'une pureté incomparable, inoubliable, qui ont la légèreté du vent d'un matin de mai, le parfum des lys, la musique de tout ce qui est inexprimé dans la nature, flottant, ailé... Ces chants religieux, dépouillés de ce que plusieurs siècles ont ajouté ailleurs d'affadissement, d'enjolivements, s'élèvent avec cette pureté grégorienne qui ne fut jamais dépassée, cette netteté d'inspiration et de forme où l'on retrouve comme la projection de l'art grec...

La chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur, il est difficile d'y entendre la messe sans subir profondément le charme de ces voix, de ce plain-chant qui date de l'époque la plus pure des cathédrales, des hautes nefs, des arceaux romans, des grêles statues aux longues mains, des colonnes jumelées, élancées vers le ciel comme une fumée d'encens solidifiée...

Depuis la guerre, les églises les moins fréquentées ont vu défiler des processions infinies. Les femmes les ont emplies de leurs prières, de leurs implorations, de leurs regrets. Des jeunes hommes qui portaient pour l'armée, se sont souvenus de leur première communion et de ces appels de l'âme aux heures de solitude, d'abattement, quand il nous semble, après un mot souvent dit en l'air, un propos répété, que l'humanité tout entière se ligue contre nous et, pareille à une meute de loups affamés, montre les dents.

Dans les nefs et les moindres chapelles se sont engouffrées tant de prières depuis vingt-trois mois, que la patine des marbres et des ors s'en est comme assourdie. L'atmosphère est chargée de plus de mystère et de sérénité. Tant de douleurs se sont abattues sur la terre, en surcroît de celles qui nous accablaient déjà, qu'on sent Dieu plus rapproché de ceux qui entrent dans les églises et qu'il leur parle de plus près.

Les bénédictins de l'abbaye de Ligugé, qui avaient dû émigrer en Belgique et qui se sont maintenant réfugiés en France, assistent aux offices de la rue Monsieur. La présence de dom Besse, qui est un des esprits religieux les plus attirés par la politique et les fluctuations des gouvernements, celle du prieur de Ligugé ou de dom Hébrard ajoutent aux offices un sombre éclat. La gravité de leur visage, l'austérité de leur robe noire dessinent sur la pierre blanche des reliefs qu'on croirait empruntés au x^v^e siècle. Le plus âgé de ces moines, dom du Bourg, agnouillé dans le chœur sur un prie-Dieu, les mains jointes, semble quelqu'un de ces donateurs qu'on voit sur les triptyques de Van Eyck surmontés de leur : *Aetatis suae*. Ici, le peintre devrait écrire 84.

Auprès du vieillard, courbé dans sa robe noire, se tient un blondinet vêtu de blanc, six ans peut-être, qui ressemble étrangement à ce sublime ange du Lude, dont M. Morgan avait fait un porte-parapluies... L'officiant a revêtu la chasuble ancienne ample et arrondie, toute blanche. Pendant ces sortes de repos créés au cours de l'office pour permettre aux chants d'exhaler toute leur ardente extase, leur brûlant amour, ils vont s'asseoir sur un banc, où ils demeurent, le capuchon presque toujours remonté sur la tête, immobiles, l'extrémité des doigts venant effleurer les genoux, dans cette attitude des dieux de basalte qu'on aperçoit, au milieu des sables de la Haute-Egypte, depuis quatre mille ans, contempler le soleil.

La chapelle de la rue Monsieur est trop petite pour contenir les fidèles et, à l'instant de la communion, un si grand nombre se présente à l'autel qu'il leur faut attendre longtemps avant de pouvoir s'en approcher.

Dans la nef voisine, derrière la grille aux rectangles serrés, obscurcis encore par un rideau de mousseline noire, le front des nonnes se devine sous une mince ligne blanche et le voile. On se demande : Que savent-elles du temps présent ? Par quelles inquiétudes sont-elles passées en septembre 1914. Qui les renseigne... Qui les rassure ?... On me dit que ni les portes épaisses, ni les murs inviolables, ni les grilles n'empêchent les nouvelles de passer. Les tourières vont aux provisions... Et puis, qui sait ce que l'oiseau qui se pose sur l'appui d'une fenêtre, même grillagée, peut apporter avec lui de nouvelles. De même que

les aveugles ont un toucher plus sensitif, les reclus ont des sens pour percevoir avec de mystérieuses antennes, les récits dont se trouve chargé l'air d'une journée.

Dom Hébrard, ce bénédictin émigré, puis réfugié, à qui la France était refusée, à qui la guerre l'a rendue, vient de faire paraître un petit volume : *Le Chef*, qui résume un *Programme de Vie Intérieure et d'Action héroïque* qu'on aimerait savoir dans le sac des officiers ou sous-officiers capables d'en apprécier la vigoureuse et saine concision. C'est le langage d'un admirable soldat que parle dom Hébrard et sans doute l'équivalent de ce livre n'existe point...

« — Va les voir, montre-toi fréquemment à eux. Plus d'une leçon te viendra de ces braves.

« — Sous le danger, qu'ils te voient bien aller, venir. Comme eux. De jour, de nuit. Comme celui qui veille, qui est préoccupé de protéger. Rien qu'à te regarder, qu'ils s'aperçoivent que tu es brave, — et supérieur. Et que nul, mieux que toi, n'est qualifié pour être chef. *Leur Chef*. »

... Dans la nef voisine, à présent, le chant des bénédictins s'efface, s'assoupit. Comme on entend au faite des vieux arbres d'un parc séculaire, à la fin du couchant, les colombes s'endormir...

* *

JUIN. — *Aux confins de l'air qui tremble.* — Bourg-la-Reine, Sceaux... Une banlieue que les usiniers et l'américanisme épargnèrent. On n'y a point construit de grattes-ciel, on n'y voit pas de faux Triansons ; et les saveurs de jadis s'y respirent, encore non évaporées.

Le vieux parc de Sceaux dans sa majesté lézardée, nous évoque peut-être davantage, à l'abandon, les fastes des siècles passés que s'il avait été restauré avant 1870 et même après... L'été dans toute sa jeunesse donne aux murs de tilleuls une régularité que ne pourrait obtenir le tapissier le plus habile. En présence de ces seuls grands portants demeurés droits, sous le soleil de la brûlante journée de juin, l'imagination recrée la noblesse hautaine de ces lieux où vécut la duchesse du Maine.

Mais l'auto reprend la route vers Châtenay, vers le parc et les pépinières, les vergers de sapins bleus de M. Croux, la roseraie, les allées d'arbres taillés, les cèdres pleureurs et les ifs. Un grand halo se dessine autour du soleil dans l'éther qui commence à se troubler. Un orage brutal semble imminent et, sous la prochaine colère du ciel, la réverbération des rayons solaires répand une chaleur saharienne. Les collines voisines forment ici comme une sorte de vert entonnoir où la culture des plantes rares et des fleurs a formé un cadre souriant, divers, imprévu, où se trouvent acclimatées et voisines les essences de l'Atlas, du Japon et des Iles.

Au milieu de cet Eden organisé, où flottent les souvenirs de Bernardin de Saint-Pierre et de Jussieu, nous avons bientôt distingué, parmi le bruissement des insectes et cette sorte de fourmillement aérien dont il semble que les oreilles soient remplies à la campagne, l'été, nous avons distingué les coups sourds, répétés, suivis, incessants du canon.

C'est un phénomène que des savants ont tout récemment constaté sans l'expliquer beaucoup : on entend à une dizaine de kilomètres au sud de Paris la canonnade qu'on ne perçoit pas dans une région cependant plus rapprochée de la zone des armées. Quelques journaux ont relaté le fait ce matin même, et il se trouve que c'est précisément des pépinières de M. Croux que le phénomène est le plus sensible.

On ne saurait exprimer, si loin de la guerre, au milieu de ce cadre exotique et fleuri, combien ces incessantes et sourdes détonations que l'on devine infiniment lointaines et cependant si perceptibles, répandent, pour ceux qui ne connaissent de la guerre que les communiqués et le cinéma, de mélancolie, de pesante tristesse. On oublie les champs de pivoines, les petits steppes de rhododendrons et d'azalées, les roses nouvelles, mélangées de rouge sombre et de cadmiun clair, les espèces hybrides et les « phénomènes », les orangers couverts de fleurs, pour ne penser qu'à cette canonnade qui semble si rapprochée et qui nous met devant les yeux au sein de la muraille d'acier et de poudre des images de héros blessés ou frappés à mort.

Cette histoire du bruit du canon entendu à Châtenay a fait son chemin. On vient pour l'entendre comme à un pèlerinage... Et, sous le halo de mauvais présage d'un soleil plombé, le silence orchestré par le martèlement de cette canonnade effacée mais continuelle se fait plus appuyé, plus noble.

* *

VENDREDI. — *Le spectre d'une nuit d'été.* — Est-elle toute jeune ou bien déjà mûrissante, cette dame d'Eymoutiers qui avait perdu son mari au début de la guerre, vers la fin d'août 1914 et se remariait au début de 1916 ?... Nous ne le saurons probablement jamais. D'ailleurs, peu importe. Le mari disparu, tué, la chose constatée officiellement, légalisée, elle songe à refaire sa vie... C'est une nature pressée... Elle trouve un remplaçant. Quel est-il ? Jeune délicat de santé ? Un vieux garçon riche ? Ces détails aussi nous manquent... Le mariage se consomme...

Oublié le mort. Où la tombe ? Partout... Nulle part... Peut-être quelques fils barbelés où son squelette achève d'être dévoré par des oiseaux ou des rats... N'y pensons point. La dame d'Eymoutiers veut du bonheur. On ne saurait se pétrir à nouveau. Il faut se contenter d'être tel qu'on est, après qu'on est sorti des mains du Seigneur.

Dans le pays, de quel air la regarde-t-on... Ne juge-t-on point sa précipitation regrettable. Une sorte de code qui ne sera jamais imprimé mais qu'on observe veut, je crois, qu'une veuve attende au moins la fin de la guerre — non pas pour songer à refaire sa vie, certes, mais pour entrer dans une vie nouvelle.

Et puis, les jours passent. Ce qui semblait monstrueux peu à peu s'atténue. La dame d'Eymoutiers s'est fait une existence neuve. Ce mari de jadis, qui n'a même point de tombe au cimetière du pays, ne tient pas davantage de place dans ses souvenirs que dans la terre natale.

Hier, au crépuscule ; ceux-ci n'ont jamais été si persistants que cette année... L'air sent la rose et les foins coupés. Notre nouvelle mariée rêve sur le banc près du second époux. La chaleur de son bras solide traverse la mince étoffe qui habille la rêveuse engourdie. Dans le soir bleu, sur la route, une navrante silhouette d'amputé se profile. La forme humaine, pesamment épaulée sur les béquilles, n'a plus qu'une jambe. A ce moment, peut-être, la dame d'Eymoutiers se sent-elle traversée par le souvenir du mort... Il aurait pu revenir ainsi, à cloche-pied, le tronc formant boule sur ces hideuses béquilles. Un petit frisson la parcourt de la nuque au talon...

— Qu'as-tu ? demande l'époux nouveau.

— Rien...

Lui aussi a senti l'aiguillon du remords. Que fait-il sur ce banc ?... Un spectre coiffé d'un képi s'agite fluide et glacé contre son visage dans le doux air suave de la nuit prochaine.

Un nom de femme... Celui de la veuve remariée... Un petit nom... Et c'est la voix du disparu !... Cauchemar affreux. L'horrible illusion parmi tant de fleurs... Les mains de la femme et de l'homme se sont cherchées sur le banc. Une rose mourante se détache du treillage et tombe à leurs pieds avec un petit *floc* voluptueux.

Le nom encore une fois appelé, d'une voix lasse, changée... Mais qui ne la reconnaîtrait.

— Mon Dieu ! s'écrie la femme.

— Tais-toi ! dit l'homme.

L'ombre clopinante s'est rapprochée encore sur son unique jambe et ses béquilles grêles... C'est lui, soupire la femme défaillante et glacée...

— Eh bien ! Juliette, me voici ! dit le soldat, maintenant tout près de la haie...

Blessé, prisonnier, amputé, soigné dans je ne sais quel camp lointain d'Allemagne, le soldat disparu, réserviste au 17^e corps, n'avait pu donner de ses nouvelles... On vient de le renvoyer dans un lot de grands prisonniers...

Voici la dame d'Eymoutiers bigame.

Que fera-t-elle ? Que vont-ils faire ?...

N'est-ce pas un exemple qui devra retentir, sur le bord d'un remariage, des veuves trop facilement consolées ?

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



L'ÉTAT DE SIÈGE A SALONIQUE. — Une compagnie de mitrailleurs, près de l'embarcadere.



Auto-mitrailleuse affectée à la protection du Quartier-Général français.



Fusiliers marins, amenés auprès de la Poste, pour le cas où des désordres se produiraient.



A notre première tentative pour entrer dans la Poste la sentinelle grecque croise la baïonnette.



Immédiatement, la Garde grecque sort et se masse devant l'entrée.



Finalement force reste aux Alliés, l'immeuble est occupé par les nôtres qui s'y installent.

LETTRÉ DE SALONIQUE

Le 7 Juin 1916.

Mon cher Ami,

Vous vous souvenez peut-être que, dans une de mes dernières lettres, j'écrivais, parlant des membres du Gouvernement grec : « *Ces gens-là sont contre nous définitivement, et ils ne s'en cachent pas.* »

On ne voulait pas à Paris se rendre à cette évidence ; on s'entêtait dans une confiance aveugle ; on continuait à parlementer avec des hommes qui ne comprennent que la force ! — Quand je suis allé en permission en France, j'ai trouvé encore des personnes pour me demander : « Eh bien, les Grecs vont-ils se décider à marcher avec nous ? »

Fallait-il qu'on ait bien enraciné chez nous ce philhellénisme littéraire qui nous a fait tant de mal !

Les Grecs ? Vous le savez à présent, leur Roi a laissé entrer les Bulgares sur le territoire hellénique, il les a accueillis à bras ouverts, leur a donné forts et canons !

Et nous nous demandions s'il nous faudrait attendre qu'il se mette ouvertement du côté de nos ennemis et nous fasse tirer dessus, pour qu'on se décidât à prendre des mesures énergiques.

Le véritable philhellénisme, à l'heure actuelle, consisterait à débarrasser le peuple grec, dont la majorité est encore pour nous, de ce Gouvernement illégal composé par le Roi de gens acquis à l'Allemagne, ou, pour mieux dire, acquis par l'Allemagne ! Nous n'avons qu'à exiger la démobilisation immédiate, le renvoi du Ministère, la dissolution de la Chambre, de nouvelles élections sans pression gouvernementale.

Nous en avons les moyens et j'espère que le blocus des côtes, que l'on vient de décider enfin, est une mesure destinée à obtenir du Roi ces différentes concessions.

Ami de nos ennemis, le Gouvernement grec est notre ennemi !

Quand donc la France républicaine se décidera-t-elle à comprendre qu'elle doit marcher avec les peuples et non avec les gouvernements monarchiques qui la détestent ?



Sur les grandes artères de la ville, des auto-canons faisaient bonne garde.

Le peuple grec, trop oriental pour se révolter, sera satisfait de reconquérir, grâce à nous, sa dignité et sa liberté.

Les soldats hellènes voulaient défendre le fort de Ruppel ; ils ont reçu l'ordre de le rendre et l'on m'a dit que des officiers pleuraient en voyant l'ennemi héréditaire s'installer chez eux.

Un Grec d'Athènes m'écrivait, il y a trois jours : « Si ce n'était pas pour Vénizelos qui espère encore nous faire sortir du déshonneur actuel, il y a longtemps que je ne serais plus Grec ! »

Alors ! Pouvons notre idée à fond, ne revenons plus en arrière, de grâce, ne prenons pas d'inutiles demi-mesures. Si nous avons perdu des partisans ici, c'est que notre aménité et notre douceur ont été prises pour des signes de faiblesse ! Ne l'oublions plus !

En attendant, le général Sarrail qui a su, dès le début, voir clair dans la situation, vient, devant tant de duplicité et de mensonges, de frapper un coup rapide et décisif !

Comme il avait répondu au premier bombardement des avions boches par l'arrestation des Consuls, il a répondu à l'occupation du

fort de Ruppel par la proclamation de l'état de siège à Salonique et la mainmise sur la poste, le télégraphe, la T. S. F., les chemins de fer, la douane, la préfecture. Ainsi, dorénavant, la Macédoine sera administrée sous surveillance. Plus de communications avec Athènes qui n'envoie que des ordres, non seulement contraires à nos intérêts, mais encore dangereux pour notre sécurité.

Nous allons enfin parler ici en Maîtres puisque nous n'y pouvons pas parler en amis.

Tout cela s'est fait vite, sans éclat, à la manière de notre chef qui sait mettre un gant de velours sur sa solide main de fer.

Le samedi 3 juin, dès la pointe du jour, des troupes françaises et anglaises occupaient les points principaux de Salonique, des autos-canons et des autos-mitrailleuses se plaçaient devant les grandes artères ; les fonctionnaires hellènes de la Poste, de la Censure, des Chemins de fer et du Télégraphe étaient invités à céder leurs places à des officiers français ; nous occupons la Préfecture et la Gendarmerie.

Une résistance sembla, pendant quelques instants, vouloir s'organiser à la Poste, mais l'attitude nette et décidée du général Sarrail, les mesures énergiques qu'il avait prises, la firent immédiatement cesser.

Il n'y eut aucun désordre, aucun incident, aucune violence.

Le lendemain, on causa.

Autant il avait été violent pour l'exécution, autant le général se montra conciliant pour l'établissement d'un « *modus vivendi* ».

Voulant uniquement assurer la sécurité de notre base et notre absolue liberté militaire, il consentit à laisser le Préfet grec à la tête du Département. La gendarmerie hellène continuera à exercer la police dans la ville, mais tout est placé sous le contrôle et sous les ordres de l'autorité française. Voilà qui est bien, et la population est étonnée déjà de la douceur de l'état de siège des alliés qui ne restreint pas les libertés individuelles.

Quant à nous, je vous jure que nous respirons plus librement et que nous goûtons pleinement les charmes de notre dignité retrouvée.

Je vous serre les mains.

X...



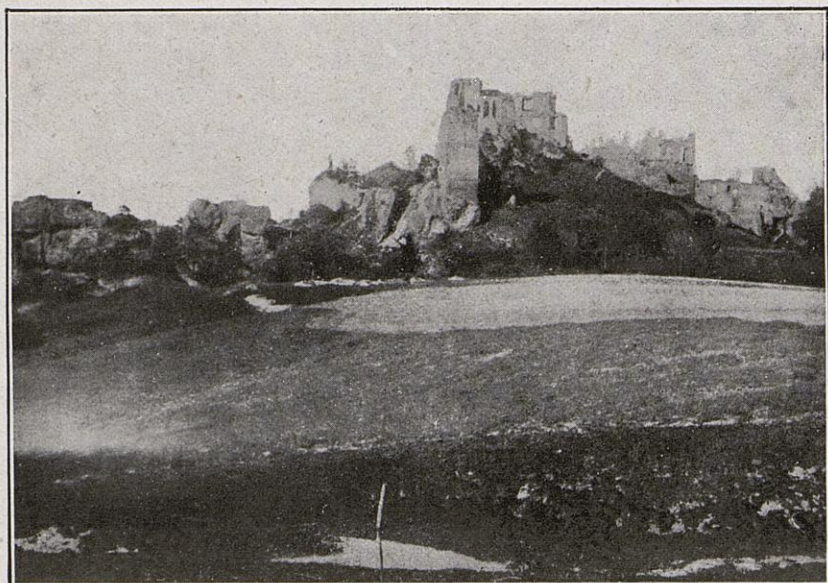
LA BRILLANTE AVANCE DES RUSSES EN GALICIE. — Après l'occupation de Svidniki.



Les parlementaires russes sur le front de Galicie : le Président de la Douma, Rodsianko; les députés Goutchkoff, Itchas, comte Bobrinsky et Nesselenko, le pope.



Les députés Maklakoff et Itchas, dans une des tranchées de première ligne, suivant les méandres des lignes ennemies dont on leur a expliqué la disposition.



Ce qui reste du château Furley, le burg célèbre.



Entre Svidniki et Felso-Merso : une église orthodoxe bombardée.

NOS ALLIÉS RUSSES EN GALICIE (Photos communiquées par le député lithuanien Itchas.)



L'ENTRÉE DES TROUPES RUSSES A LOUTSK (Composition de Ch.-B. de JANKOWSKI)

La ville avait très peu souffert des opérations. Dans les rues, un grand nombre d'habitants se pressaient pour acclamer les régiments russes défilant avec leur musique et leur drapeau. Ce fut une journée de joie indescriptible.

LA SOUMISSION DU ROI CONSTANTIN

L'événement vient de prouver que la manière forte est la bonne, surtout lorsqu'on se trouve aux prises avec des procédés aussi équivoques que ceux dont le gouvernement du Roi Constantin n'a cessé d'user à notre égard. Donc, nous venons, enfin d'obtenir pleine et entière satisfaction dans le règlement de la question grecque, et salutairement impressionné par une sommation énergique et précise appuyée par la menace d'un débarquement immédiat de nos troupes, au Pirée, le beau-frère du Kaiser a capitulé faisant droit à toutes nos exigences.

Le monarque absolu, ou, du moins, qui prétendait l'être, s'est vu dans l'obligation de redevenir un souverain constitutionnel, et de soumettre son bon plaisir à la volonté de son peuple.

Il a compris, tardivement que nous serions irréductibles dans nos prétentions légitimes, et d'autant plus légitimes que nous n'entendons intervenir en rien dans la politique intérieure de la Grèce, pas plus que nous ne songeons à violer la Constitution hellénique. Il fallait en finir avec les trahisons possibles et les complots qui étaient fomentés à Athènes, à l'instigation de Berlin. C'est chose faite, et la nomination de M. Zaïmis en est



Les soldats grecs, que l'on a déjà désarmés et que l'on est en train de démobiliser, passant devant le temple de Jupiter.

un bon gage, lorsqu'on se souvient qu'à son court passage au pouvoir lors de la retraite de M. Venizelos, il avait, d'ores et déjà tout fait pour maintenir la neutralité la plus stricte, à l'égard des belligérants.

A l'occasion de cet heureux revirement, qui marque le rétablissement des libertés publiques de la Grèce, on a rapporté ce mot de son prédécesseur, disant, après avoir eu connaissance de la note adressée au gouvernement par les Puissances garantes :

« Cette note nous fait faire l'économie d'une révolution ».

La presse grecque sauf quelques organes germanophiles s'accorde pour souligner le succès diplomatique des alliés et pour célébrer la délivrance de la Grèce « qui peut enfin envisager un avenir meilleur ».

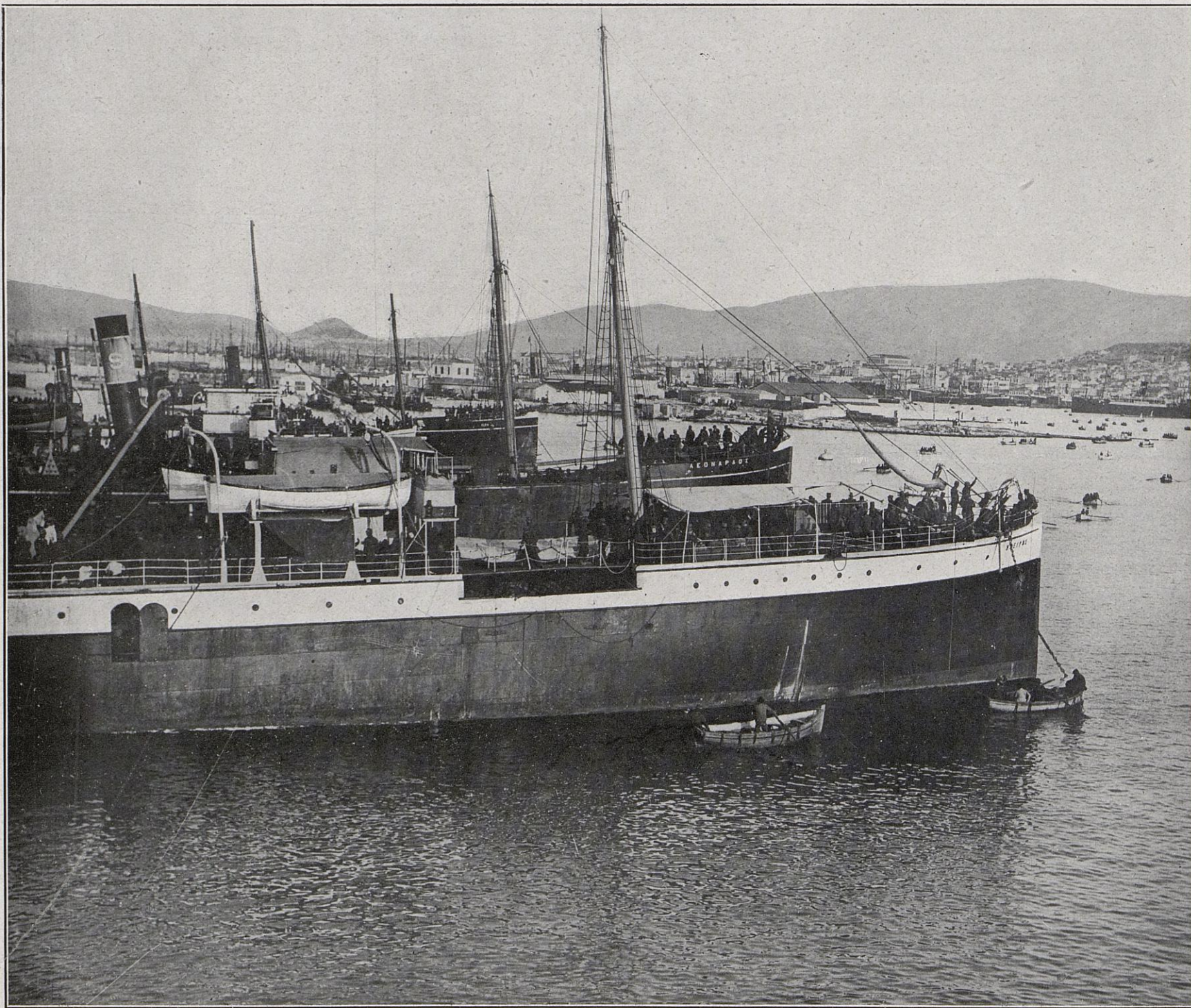
Il n'y a pas jusqu'au Roi qui ne fasse contre fortune bon cœur et comme preuve, il faut retenir ce propos qu'il aurait tenu dans son entourage :

« J'estime que la royauté doit « se tenir au-dessus des querelles « intestines et de parti, et doit « respecter les libertés constitu- « tionnelles ».

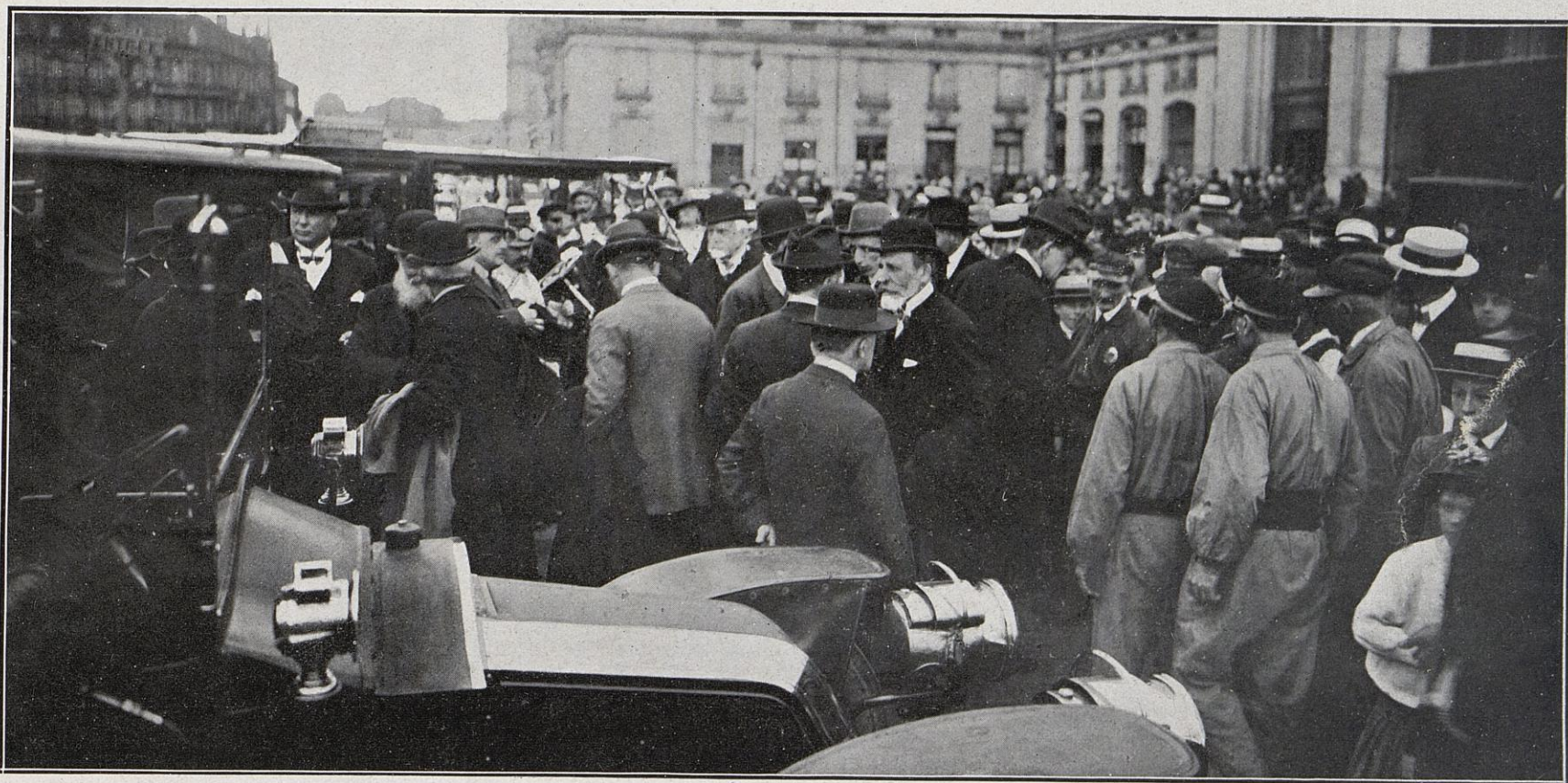
Sa Majesté, tout comme M. Romain Rolland, veut planer « Au-dessus de la mêlée ».

C'est tout ce que nous lui demandions. Mais pourquoi ne s'y est-elle pas décidée plus tôt ?

P. DE C.



DÉMONSTRATION DES PUISSANCES A ATHÈNES. — Le port du Pirée, où les vaisseaux alliés chargés de troupes de débarquement et de corps de gendarmerie, vinrent s'emboîser pour appuyer la protestation des Agents diplomatiques de la Triple-Entente.



UNE MISSION CANADIENNE A BORDEAUX. — Arrivée de la mission en gare du Midi. M. Charles Gruet, maire de Bordeaux, et M. Emile Moulinié, président du Comité d'organisation de la Foire de Bordeaux, accueillent les voyageurs.

L'ACTIVITÉ INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DE BORDEAUX

La grande capitale du Sud-Ouest qui, dans deux mois, conviera le monde à une très intéressante et très importante manifestation commerciale, dont nous parlerons plus loin, Bordeaux, vient de resserrer de la façon la plus heureuse les liens déjà si affectueux qui l'unissaient au Canada.

Une mission canadienne composée d'une quinzaine de hautes personnalités, à la tête desquelles se trouvait M. Woods, président de la Chambre de commerce de Toronto, est venue à Bordeaux faire une enquête sur les mesures qu'il convient de prendre, de part et d'autre, pour établir des rapports tout à fait étroits entre le Canada et la France.

M. Maurice Damour, l'éminent député des Landes, qui se rendit à plusieurs reprises à Québec et à Montréal, aura été, grâce à ses démarches clairvoyantes et répétées, l'initiateur du mouvement qui s'établit actuellement.

Au nombre des délégués envoyés par le grand « Dominion » britannique on comptait, outre M. Woods, MM. Frank Pauzé, ancien président de la Chambre de commerce canadienne-française du district de Montréal; Théo H. Wardeworth, Edmond Dupré, ancien président de la Chambre de commerce de Québec; Geo Allan, de la « Canadian Bank of Commerce »; Frank H. Hathewag, ancien député; Saint-John, agent consulaire de France; Roy Campbell, secrétaire de la délégation, etc., etc...

Bordeaux a accueilli magnifiquement ses visiteurs. On leur fit visiter les quais de la rive droite et de la rive gauche, les appointements de Queyrès, les Chantiers et Ateliers de la Gironde, les ateliers de la Société Dyle et Bacalan, le bassin à flot, les principaux établissements commerciaux et industriels de la ville.

Enfin le bureau du Comité de la Foire de Bordeaux s'entretint longuement avec les délégués du Canada et leur parla de la grande manifestation qu'il organise, — manifestation au succès de laquelle, très certainement, le Canada contribuera dans une large mesure.

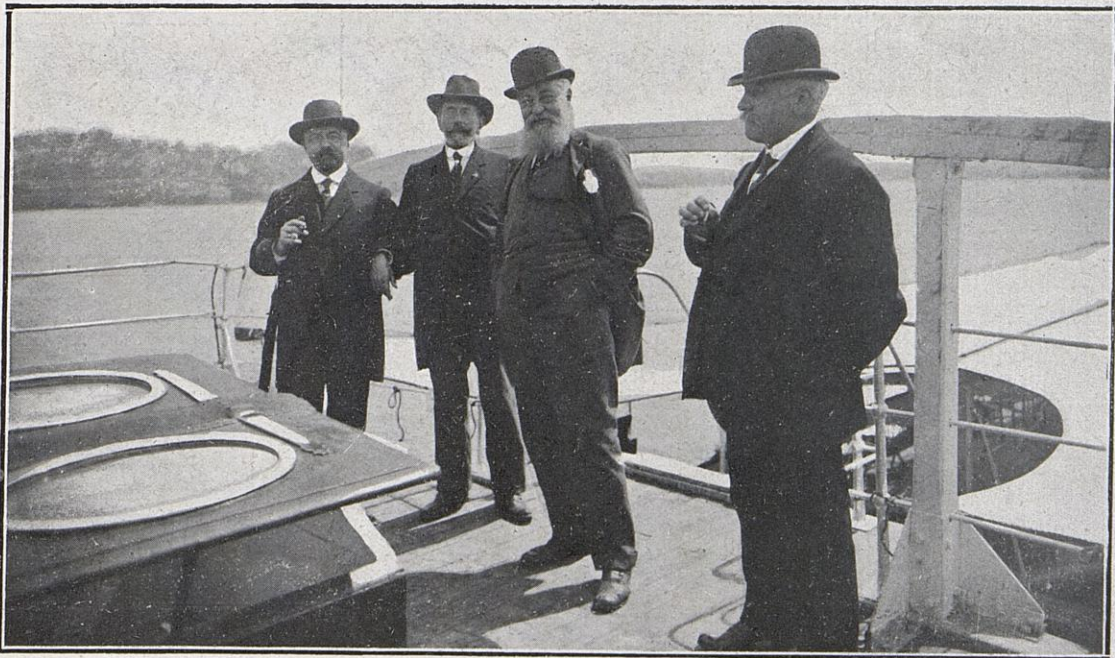
En effet, Bordeaux a décidé la création d'une Foire commerciale annuelle.

En 1916, elle se tiendra du 5 au 20 septembre sur la place des Quinconces au centre même de la ville. Son but est de rapprocher les acheteurs et les vendeurs, de créer de nouveaux courants d'affaires, de ramener en France ceux qui avaient émigré vers Brême ou Hambourg.

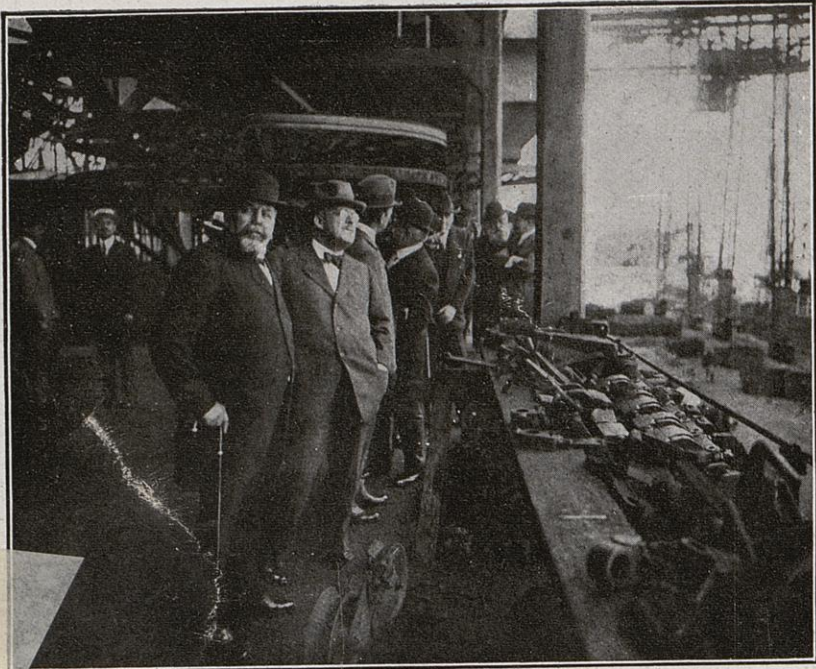
Renouvelant la tradition des vieilles foires locales, elle est le complément naturel de la Foire de Lyon. Lyon atteint l'est, le sud-est de la France, la Suisse, l'Italie; la Foire de Bordeaux atteindra l'ouest, le sud-ouest de la France, les deux Amériques, les Colonies françaises des Antilles, de la Côte Occidentale d'Afrique, de Madagascar, c'est-à-dire les pays avec lesquels Bordeaux a toujours été en relations depuis le temps où ses armateurs et négociants faisaient fortune en commerçant avec les îles.



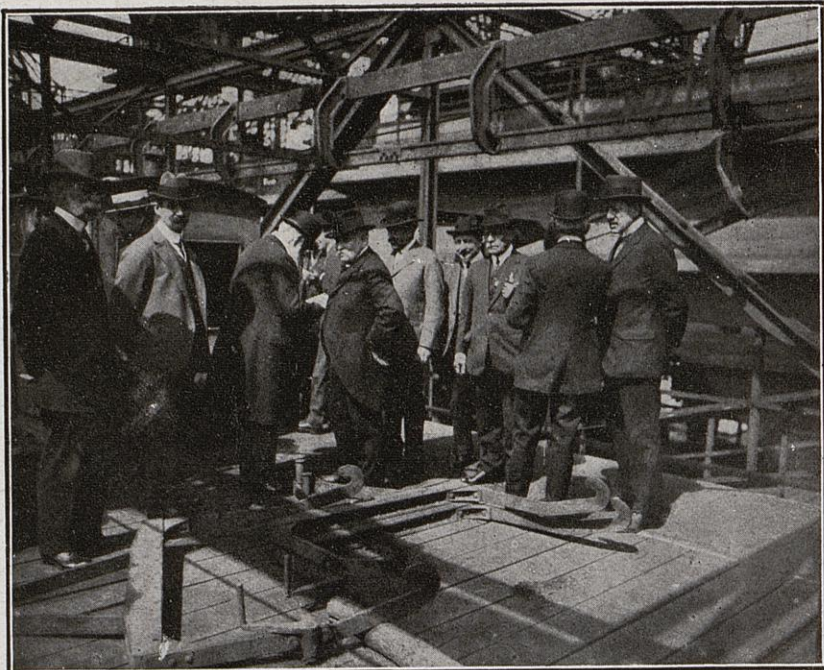
En Gironde, à bord de l'*Athlète* : M. Maurice Damour, Député des Landes, et M. Dormay.



Sur le même bateau : M. Daniel Guestier, Président de la Chambre de Commerce de Bordeaux, et les Membres de la Presse bordelaise.



M. Ferdinand Petit et M. Frank Pauzé, ancien Président de la Chambre de Commerce canadienne-française de Montréal.



Les quinze membres de la mission canadienne, conduits par M. Woods, visitent le transporteur aérien.

Port d'arrivée des grands paquebots qui desservent New-York, le Mexique, le Brésil, l'Argentine, le Congo, le Sénégal, le Maroc ; tête de ligne de trois grandes compagnies de chemins de fer : Etat, Midi, Paris-Orléans, la situation géographique de Bordeaux en fait un marché mondial. Les sucres, les cafés, les vanilles, les épices, les arachides, les bananes, les bois et les caoutchoucs y affluent de toutes parts. Les vignobles de la Gironde et les plaines voisines du Haut-Pays lui envoient les vins si délicats justement réputés et les fruits savoureux.

Enfin depuis que la houille blanche si abondante dans tout le sud-ouest a permis de suppléer au manque de houille noire, les industries se fondent et prospèrent à Bordeaux et dans toute la Région.

La Foire de Bordeaux sera donc surtout coloniale, agricole et industrielle, mais elle n'exclue personne. Elle est ouverte à tous ceux qui désirent offrir un produit et enregistrer des commandes.

Le Comité qui l'organise veut accomplir une œuvre d'intérêt général. Fort de l'appui matériel et moral de la Chambre de commerce, de la Municipalité bordelaise, du Conseil général de la Gi-

ronde, il travaille pour le développement économique du pays.

Le Comité d'organisation, dont nous parlons, a ses bureaux installés à l'Hôtel de Ville ; il fournit tous renseignements à ceux que la Foire peut intéresser.

Une brochure très documentée est envoyée sur demande.

La Foire de Bordeaux coïncide avec une période d'activité intense du port de Bordeaux. Elle vient à son heure et sera féconde en résultats utiles.

ÉCHOS

LA SAINT-CYRIENNE

La Saint-Cyrienne (association amicale des anciens Elèves de Saint-Cyr, 12, rue de Bellechasse) a fait célébrer le jeudi 22 juin à 11 heures du matin, le service annuel à la mémoire des anciens Elèves de l'Ecole Spéciale militaire, décédés depuis 1803 et en particulier des camarades morts au champ d'honneur depuis le 2 août 1914. La messe a été dite par M. l'abbé de Fraguier, ancien capitaine d'infanterie.

Les anciens élèves de Saint-Cyr et leurs familles ont tenu à assister en grand nombre à cette cérémonie.

POUR LES ŒUVRES DE GUERRE

Voici une nouvelle qui intéressera les amis du grand art : Francis Planté va se faire entendre deux fois à Paris. Il quitte sa retraite pour venir donner ici deux auditions au profit des œuvres de guerre dont les nécessités sont plus pressantes que jamais.



La chambre s'est réunie en comité secret : Les rares curieux qui attendent la sortie des Députés.

Pour accorder ces concerts avec l'état d'âme du public, Francis Planté a désiré donner à ces réunions un caractère spécial, recueilli, d'où sera banni le côté extérieur mondain, et jusqu'aux applaudissements. Ce seront des Concerts Spirituels. Rien de disparate avec nos sentiments actuels. La première de ces deux séances de grande musique a eu lieu le 28 juin et la seconde se produira le 4 juillet prochain.

LA VILLE DE PARIS ET LES BONS MUNICIPAUX

Par suite des événements, le Département de la Seine a eu, à faire face à des dépenses extraordinaires d'assistance et de prévoyance. Un décret daté du 20 mai, a autorisé le département de la Seine à émettre 42.170.000 francs de Bons Départementaux qui ne seront pas toutefois émis dans le public. C'est la Ville de Paris, en effet, qui les souscrit. Mais pour faire face à cette souscription, cette émission supplémentaire ne majorera en aucune façon sa dette.

Ajoutons que le public a souscrit avec le plus grand empressement.



Le général Joffre passe en revue les troupes russes coiffées du casque et armées à la française, qui vont quitter le camp de Mailly pour aller au front.